

Lectures de L'Éducation sentimentale. Sous la direction de STEVE MURPHY. Rennes, Presses Universitaires de Rennes, « Didact Français », 2017. Un vol. de 389 p.

Plus que tout autre roman de Flaubert, *L'Éducation sentimentale* a suscité un désir de contexte. Ces *Lectures*, parues en accompagnement de l'Agrégation de Lettres 2018, ne font pas exception à la règle. Or les errances de Frédéric dans le Paris insurgé, comme sa fuite à Fontainebleau pendant les journées de Juin, se font étonnamment discrètes dans les études rassemblées par Steve Murphy : prenant le parti du pluriel de son titre, le recueil multiplie les mises en contexte dans l'interstice entre les grandes dates. S'il est possible de reprocher à ces *Lectures* leur tendance à prendre l'histoire par le petit côté – que ce soit l'imaginaire racial du roman, exposé par Murphy, ou la présence marginale de la bohème, signalée par Jean-Didier Wagneur –, elles permettent néanmoins de penser autrement, et moins étroitement, l'ancrage historique du roman de Flaubert.

Ce n'est pas dire que les anciens points de référence critiques disparaissent tout à fait : le spectre de Marx continue de hanter ces *Lectures*, qui reprennent souvent l'analyse de 1848 comme réalité d'emprunt. Philippe Hamon consacre ainsi un article à la question du simulacre, dont il situe l'anxiété plus généralement dans un siècle marqué par l'industrialisation, par ces fabriques et ateliers qui figurent dans le roman de Flaubert. Mais du *Dix-huit Brumaire*, c'est la question du temps historique qui est le plus souvent mise en avant. Si la critique a jusqu'ici insisté sur les répétitions structurelles du roman, sur le rythme ternaire qui organise sa matière, les articles réunis par S. Murphy dirigent plutôt leur attention vers les effets d'échos à plus petite échelle. Dans une étude subtile du premier chapitre, Marie-Astrid Charlier souligne ainsi la « lecture mémorielle » (p. 96) imposée par Flaubert. Patrick Bray étend l'analyse à l'ensemble du roman, rappelant le titre abandonné *Les Fruits secs* pour mieux faire valoir la stérilité de l'événement narratif. La contribution de Florence Emptaz repère avec beaucoup d'ingéniosité les « révolutions célestes » (p. 108) qui sous-tendent *L'Éducation sentimentale*. Le redoublement de l'histoire est montré d'une tout autre manière par Barbara Vinken : c'est aussi, selon elle, le fraticide fondateur de Rome et sa chute que rejoue 1848 pour Flaubert.

Contrairement à Frédéric, le romancier n'aurait donc pas manqué son rendez-vous avec l'histoire, même si celle-ci se manifeste au-delà de l'événement, dans le détail du texte. Parmi les contributions aux vues plus larges, notons celle de Gisèle Séginger, qui confronte *L'Éducation sentimentale* à l'historiographie contemporaine, posant l'hypothèse que le nouveau sujet de l'histoire pour Flaubert n'est pas le peuple, ni les grands hommes, mais « l'esprit anonyme du temps » (p. 293). L'idée est complétée par un article très riche de Göran Blix, qui s'appuie sur une comparaison entre Flaubert et Tocqueville pour évoquer la possibilité d'une forme proprement démocratique. *L'Éducation sentimentale* apparaît alors non pas comme le grand texte de la modernité, mais comme un texte en situation, dans une époque qui renégocie le rapport entre politique et littérature. En effet, un des principaux intérêts de ces *Lectures* est la mise en rapport de Flaubert avec certains de ses grands prédécesseurs et contemporains. Si la référence à Balzac est plus convenue, Pierre Laforgue en repense les termes, posant 1830 comme rupture historique équivalente à celle de 1848. Dolf Oehler, quant à lui, se penche sur l'amitié de Flaubert avec George Sand, dont les souvenirs auraient constitué une source historique dans la genèse de *L'Éducation sentimentale*, et dont la solution idyllique après Juin se trouverait reflétée dans l'escapade de Frédéric et Rosanette à Fontainebleau. Pour Henri Scepi, ce sont plutôt les « dissertations » utopiques-chrétiennes de Hugo que ferait résonner *L'Éducation*, dont la trame serait également redevable à celle des *Misérables*. Au fil de ces rapprochements éclairants, le roman de Flaubert apparaît comme bien plus qu'une simple mise à distance parodique des représentations antérieures.

C'est, enfin, un des mérites du recueil que d'interroger certains dogmes de la critique flaubertienne, à commencer par l'impartialité de la narration. Le dernier article, signé Peter

Brooks, prend au pied de la lettre la déclaration – sans doute apocryphe – de Flaubert à Maxime Du Camp devant les ruines de la Commune : « Si l'on avait compris *L'Éducation sentimentale*, rien de tout cela ne serait arrivé. » P. Brooks soutient ainsi que le roman va au-delà de la restriction de champ des personnages pour articuler « le point de vue définitif de Flaubert sur la lutte des classes » (p. 371). Son analyse de l'épilogue à la lumière de la correspondance de 1870-1871 est plus convaincante : la perte d'ambition de Frédéric est interprétée comme une réconciliation ambiguë de l'auteur avec la République, sans projets ni idéaux, de Thiers. D'une manière similaire, Yvan Leclerc interroge l'idée, qui a marqué un certain moment de la critique flaubertienne, d'une fermeture absolue du texte sur lui-même : à partir des modèles biographiques reconnaissables, il montre le travail de reconfiguration opéré par Flaubert au fil de l'écriture. Dans l'ensemble, par leur attention aux « petits actes d'engagement textuel » que laisse traîner l'écrivain (pour le dire comme S. Murphy p. 14), ces *Lectures* laissent espérer que soit posée à nouveaux frais, au-delà de *L'Éducation sentimentale*, la question de la politique de l'œuvre flaubertienne.

VÉRONIQUE SAMSON